De Nicola Bruno
Women in Mongol Iran. The Khātūns, 1206-1335

Edinburgh, Edinburgh University Press
2017, 288 p.
ISBN : 9781474415477.

L'ouvrage de Bruno De Nicola s'intéresse à un aspect négligé de l'impact des invasions mongoles sur les sociétés qui tombèrent sous la domination des conquérants. En effet, on a surtout étudié les conséquences politiques, démographiques, économiques et culturelles des invasions dans les pays conquis par les armées mongoles. Cet ouvrage est la première étude d'envergure consacrée au statut et au rôle des femmes dans l'Empire mongol, notamment en Iran ilkhanide. Les Mongols sont arrivés dans les pays musulmans non seulement avec leurs femmes, leurs filles et leurs concubines, mais aussi avec leur vision particulière du rôle des femmes dans la société. Tout en gardant à l'esprit qu'il existe une inégalité entre les hommes et les femmes, puisque, dans le système de représentation des Mongols, elles n'ont pas d'âme et ne deviennent, par conséquent, pas des ancêtres à qui l'on rend un culte, les femmes de l'élite jouent un rôle important dans la sphère politique et économique. Paul Ratchevsky[1], Morris Rossabi[2] et Denis Sinor[3] se sont intéressés aux femmes de l'entourage du grand *qa'an*[4]. Bruno De Nicola a été l'un des premiers à étudier les femmes mongoles en territoire musulman, dans plusieurs articles parus avant la publication de cet ouvrage de synthèse sur le sujet. Dans les sources islamiques, le terme « *khātūn* » (pl. *khwātīn*) désigne les femmes mariées à des membres de la famille impériale gengiskhanide[5]. Bruno De Nicola n'étudie pas seulement les *khātūn*-s mais, à travers leur rôle politique, l'histoire de l'Empire mongol dans son ensemble.

Dans une substantielle introduction (p. 1-33), Bruno De Nicola (p. 3) explique sa démarche : « The method [...] is based on cultural/intellectual history complemented by textual, socio-historical and contextual analyses of the primary source material ». Il précise que le concept « culture » est ici envisagé au sens large du terme, incluant la production intellectuelle de la société, mais aussi les activités politiques, économiques, religieuses et artistiques des femmes mongoles. Cette recherche repose sur un large corpus de sources (persanes, mongoles, chinoises, européennes, arméniennes et arabes) brièvement présentées par l'auteur (p. 9-19).

L'ouvrage comporte cinq chapitres. Dans le premier (« Women and Politics from the Steppe to World Empire », p. 34-64), Bruno De Nicola étudie le statut des femmes dans les premières sources impériales, notamment dans l'*Histoire secrète des Mongols*. L'importance des femmes apparaît déjà dans le mythe d'origine des Mongols avec Ala Qo'a qui donna naissance, sans père, à l'ancêtre du futur grand *qa'an*. Il détaille ensuite le rôle joué par la mère, Hö'elün, et Börte, l'épouse de Gengis Khan, au moment où il soumit à son pouvoir toutes les tribus de la steppe. Enfin, Bruno De Nicola s'interroge sur des antécédents de femmes qui ont joué un rôle politique en Eurasie avant l'émergence de l'Empire mongol. La Chine du Nord, qui a été dominée par des dynasties nomades depuis le début du xe siècle, connaît une tradition de gouvernance par des femmes. Les Kitan, un peuple d'origine mongole, avaient pris le nom dynastique chinois de Liao (r. 916-1125). Il s'agit de la première dynastie à avoir vu une femme exercer le pouvoir après la mort de son mari en 926. Elle est connue sous le nom « Princesse Dowager Ying-t'ien ». Elle contrôla l'armée et organisa la succession sur le trône en faveur de son second fils afin de garder le pouvoir, sous le prétexte qu'il était trop jeune (p. 53-54). Son cas n'est pas isolé car d'autres femmes chez les Liao exercèrent le pouvoir. En 1125, les Liao furent chassés à leur tour par de nouveaux envahisseurs et une partie d'entre eux fondèrent en Asie centrale le vaste empire des Qarakhitai. Bruno De Nicola cite encore l'exemple de Terken-Khātūn, la mère du fondateur de la dynastie des Khwārazmshāhs. Elle fut une figure politique importante de l'empire. Cependant, Bruno De Nicola considère que sa reconnaissance a été « connected to the geographical proximity and close vassalage relationship between the Qarakhitai and this subject Muslim state » (p. 56). La tradition d'une régence féminine ne resta pas confinée à l'Asie centrale. Avec les conquêtes mongoles, elle

(1) P. Ratchevsky, « La condition de la femme mongole aux 12e/13e siècle », dans *Tracta Altaica, Denis Sinor sexagenario optime de rebus altaicis merito dedicata*, Walter Heissig, John R. Krueger, Felix J. Oinas et Edmond Schütz (éd.), Wiesbaden, Otto Harrassowicz, 1976, p. 509-530.

(2) M. Rossabi, « Khubilai Khan and the Women in His Family », dans *Studia Sino-Mongolica. Festschrift für Herbert Franke*, Wolfgang Bauer (éd.), Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1979, p. 153-180.

(3) D. Sinor, « Some Observations on Women in Early and Medieval Inner Asian History », dans *The Role of Women in the Altaic World*, Veronika Veit (éd.), Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2007, p. 261-268.

(4) Sur les femmes chez les Yuan, voir l'ouvrage récent de B. Birge, *Women, Property, and Confucian Reaction in Sung and Yüan China (960-1368)*, Cambridge, MA, 2002.

(5) Le terme, probablement d'origine turke ou sogdienne, était utilisé depuis l'époque préislamique en Asie centrale, R. Frye, « Women in Pre-Islamic Central Asia: The Khātun of Bukhara », dans *Women in the Medieval Islamic World: Power, Patronage, and Piety*, New York, 1998, p. 55-68.

BCAI 33 (2019) De Nicola Bruno: Women in Mongol Iran. The Khātūns, 1206-1335, recensé par Denise Aigle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

se répandit plus largement à d'autres régions. En témoigne la dynastie des Qarakhitai du Kirmān où l'on trouve un processus analogue de régence féminine. Après la mort de Quṭb al-Dīn Muḥammad en 1257, son épouse Terken-Khātūn (m. 1282) gouverna la province pendant vingt-six ans, une période considérée comme l'âge d'or du Kirmān (p. 105).

Le deuxième chapitre (« Regents and Empresses: Women's Rule in the Mongols' World Empire », p. 65-89) explore la période pendant laquelle l'influence politique des *khātūn*-s fut à son faîte dans l'empire. La régence de Töregene-Khātūn (r. 1241-1246), qui succéda au grand *qa'an* Ögödei (r. 1229-1241) après la mort de ce dernier, est un exemple emblématique à cet égard. Le règne de Töregene-Khātūn ne fut pas simplement un interrègne mais une véritable entreprise politique avec un programme préétabli, légitimé par une grande partie des élites mongoles. Bruno De Nicola s'intéresse ensuite à Sorqaqtani Beki (m. 1252), épouse de Tolui, le plus jeune fils de Gengis Khan. Son rôle politique est souligné par Juwaynī qui écrit qu'après la mort de Tolui, « le grand *qa'an* Ögödei ordonna que, tant qu'elle vivrait, les affaires de l'État seraient administrées par sa veuve Sorqaqtani ». Cette dernière n'a pas atteint le même niveau de reconnaissance que Töregene-Khātūn en tant qu'impératrice, mais elle a néanmoins joué un rôle politique en assumant le pouvoir en l'absence de Tolui qui participa à de nombreuses campagnes.

La troisième partie (« Political Involvement and Women's Rule in the Ilkhanate », p. 90-129) étudie le rôle des femmes mongoles dans la sphère politique ilkhanide. La première princesse ilkhanide, Doquz-Khātūn, l'épouse principale de Hülegü, intervint dans les affaires politiques sans exercer directement le pouvoir. Elle est néanmoins celle qui bénéficia comme Sorqaqtani, d'un haut statut mentionné dans toutes les sources. Bruno De Nicola suppose que sa reconnaissance était surtout liée à ses activités caritatives en tant de nestorienne. En Iran, les *khātūn*-s jouaient un rôle politique en apportant leur appui aux membres de la famille royale qui aspiraient à monter sur le trône. Cependant, le rôle des femmes a changé après la conversion de Ghāzān Khān à l'islam en 1295. Les mesures centralisatrices qu'il prit avec ses fonctionnaires persans ont progressivement dénié aux femmes tout rôle politique. Le cas de Sati Beg est l'exemple qui confirme la règle. Dans le contexte de la désintégration de l'Ilkhanat persan après la mort d'Abū Sa'īd (m. 1335), en tant que femme de la famille impériale, Sati Beg fut mise sur le trône au début de l'année 739/juillet-août 1338 en opposition à un autre ilkhan fantoche. Son règne ne dura que neuf mois et ne fut reconnu qu'en Iran occidental. La coutume mongole de confier le pouvoir à une femme n'avait pas de précédent en Iran comme c'était le cas dans les sociétés nomades en Asie intérieure. En Iran, dans la seconde décennie du XIVe siècle, cette tradition prit fin et, comme Bruno De Nicola (p. 104) le souligne, semble « to have lost the 'identity battle' with the Muslim-Persian native population, at least with regard to female rule ».

Pour comprendre le rôle politique des femmes, il faut se représenter comment elles ont participé à l'économie de l'empire. Quels sont les facteurs qui leur ont permis d'intervenir dans l'économie ? L'indépendance financière des femmes reposait sur un patrimoine personnel en troupeaux, esclaves et biens acquis par le butin au moment des conquêtes. Dans la société mongole pré-impériale, le terme *nuntuq* désignait un territoire suffisant à l'entretien d'un certain nombre de feux nomades, ainsi que les populations qui vivaient sur cet espace. Gengis Khan conserva la base de cette organisation des terres et des hommes, mais il la transforma à l'avantage de la famille impériale. L'*Histoire secrète des Mongols* atteste que, lors du partage des populations conquises en 1206, sa mère Hö'elün reçut un vaste territoire comprenant les personnes qui y résidaient. Ce système tirait son origine d'une coutume nomade : le partage, en guise de butin, des populations vaincues et des terres de pâturage. Ibn Baṭṭūṭa qui visita le khanat de la Horde d'Or dit que chaque *khātūn* possède quelques villes, quelques provinces et des revenus considérables. Les sources attestent également qu'elles détenaient un capital dont elles avaient hérité de leur mari ou de leurs parents. Ces questions font l'objet du chapitre 4 (« Women and the Economy of the Mongol Empire », p. 130-181) qui se concentre sur un élément central de la vie des nomades mongols, l'*ordo*, le campement royal. Christopher Atwood (p. 130) définit l'*ordo* « as the great palace-tents and camps of the Mongol princess, princes and emperors, which served as the nucleus of their power ». L'*ordo* était également un centre d'activités économiques, avec ses chevaux, son bétail et le commerce qui gravitait autour de lui. Dès le début des conquêtes, les Mongols accordèrent une grande importance au commerce. Le terme utilisé pour désigner les grands négociants qui circulaient dans l'empire était *ortoq*, un mot d'origine turke qui signifie partenaire. Un *ortoq* était un marchand qui effectuait des transactions avec un capital qui lui avait été confié par un prince ou une princesse gengiskhanide. Pendant le règne de Ögödei, l'influence des marchands s'accrut, comme en témoignent les voyageurs qui rapportent que les princesses de la famille impériale confient leurs capitaux aux marchands musulmans pour qu'ils les fassent fructifier.

BCAI 33 (2019) De Nicola Bruno: Women in Mongol Iran. The Khātūns, 1206-1335, recensé par Denise Aigle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Enfin, le chapitre 5 (« Mongol Women's Encouters with Eurasian Religions », p. 182-241) examine l'attitude des femmes envers les différentes religions pratiquées par les sujets de l'empire. Les *khātūn*-s avaient leurs propres convictions religieuses mais, comme les grands *qa'an*, elles étaient tolérantes envers toutes les religions. Sorqaqtani Beki était nestorienne, mais elle n'exerça aucune discrimination vis-à-vis des adeptes des autres religions. Elle patronna le bouddhisme et le taoïsme pour gagner la faveur de ses sujets chinois. Les historiens persans louent les actions de Sorqaqtani Beki en faveur de l'islam. Elle attribua des aides aux pauvres musulmans et contribua à fonder des mosquées et des madrasas. Alors que l'on dispose de récits sur la conversion des élites mongoles masculines, les sources rapportent rarement les raisons de l'adhésion à l'islam des femmes mongoles. Le seul exemple est celui de Chichek-Khātūn, une des épouses de souverain de la Horde d'Or, Berke Khān (r. 1257-1266). Les sources lui attribuent la construction d'une mosquée portable dans son *ordo*, comme ce fut le cas pour l'église portable de Doquz-Khātūn. Bruno De Nicola suggère que le manque de récits sur la conversion des femmes signifie sans doute qu'elles ont adopté l'islam à la suite de leur mari. Si, au début de l'époque ilkhanide, elles participaient aux rituels d'autres univers religieux avec leurs sujets, ces relations devinrent plus complexes au fur et à mesure de la conversion des Mongols à l'islam. Bruno De Nicola constate que peu à peu, dans les khanats dont la population était musulmane, les femmes mongoles adoptèrent la foi des conquis et que la mixité religieuse finit par disparaître.

Les sources les mentionnent abondamment mais, comme le souligne Bruno De Nicola, les informations sont généralement allusives et incomplètes. Néanmoins, ces récits servent à illustrer le rôle fondamental qu'elles jouèrent dans l'émergence, la consolidation et la chute de l'Empire mongol. Cet ouvrage décrit le processus qui a conduit une société nomade chamaniste ayant quitté sa patrie originale, la Mongolie, à se transformer après son établissement au XIIIe siècle dans l'Iran sédentaire et musulman. La recherche de Bruno De Nicola contribue au « dévoilement des *khātūn*-s » (p. 248) dans l'Empire mongol et plus particulièrement dans l'Iran ilkhanide, un sujet très peu étudié jusqu'à la publication de cette minutieuse étude reposant sur un vaste corpus de sources narratives. Un glossaire des termes techniques (p. 250-252), une bibliographie (p. 250-282) et un index (p. 283-288) complètent l'ouvrage.

Denise Aigle
UMR 8167 CNRS

BCAI 33 (2019) De Nicola Bruno: Women in Mongol Iran. The Khātūns, 1206-1335, recensé par Denise Aigle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net